

Chawki Azouri

“J’ai réussi là où le paranoïaque échoue”

La théorie a-t-elle un père ?



Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE

Extrait de la publication

**“J’ai réussi là
où le paranoïaque échoue”**

Chawki Azouri

“J’ai réussi là
où le paranoïaque
échoue”

La théorie a-t-elle un père ?

Denoël

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

© by Éditions Denoël, 1991
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN 2-207-23806-7
B 23806-9

A Maud Mannoni

Remerciements

A Alain Didier-Weill, Patrick Guyomard et Sonia Taïeb qui m'ont beaucoup encouragé et soutenu tout au long de ce travail. Beaucoup d'idées respectivement échangées avec eux ont été élaborées dans cet ouvrage.

A mes amis et collègues qui ont participé à mon séminaire au C.F.R.P. depuis le début et plus particulièrement Danièle Binet, Michèle Catz, Grégorio Devito, Michèle Fau, Jacqueline Julien, Rodrigue Khachan, Annick Le Dorré, Maryse Martin, Stéphane Ricard et Annick Rousseau.

A Jean Clavreul, Joël Dor, Juan-David Nasio et Alain Vanier pour l'intérêt qu'ils ont accordé à ma recherche.

A mes amis et collègues du centre Déjerine à Paris, Institut de psychiatrie La Rochefoucauld, qui ont vu naître progressivement ce travail.

A André Bourguignon, à toute son équipe et tout particulièrement à mes amis du C.M.P. de Créteil. Avec eux j'ai fait mes premiers pas dans la pratique de l'institution.

« Mon Schreber est terminé... Contrairement à des travaux antérieurs, je suis cette fois absolument sans jugement quant à sa qualité intrinsèque, à cause de la lutte qui eut lieu pendant sa rédaction contre des complexes intérieurs (Fliess)... Je ne suis cette fois pas sûr de la mesure dans laquelle j'ai pu tenir écartés mes complexes propres, et je veux volontiers me laisser critiquer. »

S. FREUD,
Lettres à Jung du 18 et du
22 décembre 1910.

« La thèse de Freud sur la maladie de Schreber n'a pas été remise en question, aucun matériel nouveau n'a été ajouté, aucune interprétation différente n'a été proposée. »

I. MACALPINE et R. HUNTER

Chapitre premier

Le jeu des chiffres chinois

Fiction viennoise
en hommage à Octave Mannoni

A une réunion extraordinaire du mercredi soir, fin décembre 1910, pour fêter la fin de l'année qui avait vu naître l'I.P.A. et son manuscrit sur Schreber, Freud invite ses principaux élèves à venir rejoindre le groupe viennois.

Jung, Ferenczi, Abraham, Eitingon, Binswanger et Pfister avaient répondu à l'appel. Rank, Adler, Stekel et Sadger étaient aussi là. Tausk, malade, s'était excusé, de même que Wittels qui était en voyage.

Une discussion animée absorbait tout le monde. Il y était question des Contenus manifestes et latents, des Processus primaires et secondaires, de défense et de résistance.

Pour trancher une violente controverse apparue entre Jones et Jung sur la question de la différence entre la résistance à l'analyse et la résistance à la théorie analytique, on demanda à Freud un avis définitif. Celui-ci leur proposa alors un jeu de société qu'il avait appris auprès d'un ami un peu fou dont il ne voulut pas dire le nom.

Il s'agissait du jeu des chiffres chinois, lequel n'avait rien à voir avec les nombres chinois eux-mêmes mais tirait son nom de ce fait qu'il était en apparence fort compliqué.

Freud demanda à ses élèves de s'asseoir par terre et de se disposer en arc de cercle. Il fit de même, s'installa à deux mètres

en face d'eux et sortit de sa poche cinq allumettes. Selon la disposition qu'il allait donner aux allumettes, ils devaient deviner quel chiffre de un à cinq cela pouvait représenter.

Dans l'euphorie du moment, les amis se disputèrent les places comme s'ils pressentaient que la solution pouvait en dépendre. Aux deux extrémités se mirent Jung et Ferenczi, au centre Jones et un peu en retrait Abraham. Alors que les autres s'installaient, Freud remarqua l'absence de Tausk et se surprit à penser que s'il avait été là, il aurait deviné avant même que le jeu n'ait commencé.

Il demanda à celui qui découvrirait la solution en premier de se taire pour laisser aux autres le temps de comprendre. Puis il disposa les cinq allumettes dans le même sens, à distance égale, parallèlement, le bout soufré tourné vers les élèves. A l'unanimité et après un bref moment d'hésitation, tous proposèrent le chiffre cinq. Freud acquiesça.

Il disposa ensuite quatre des allumettes dans le sens inverse, le bout soufré tourné vers lui, et laissa la cinquième dans la position où elle était. Beaucoup optèrent pour le chiffre un et les autres pour le chiffre trois. « Trois », annonça Freud à la grande joie de ceux qui avaient trouvé.

Au troisième essai, Freud agença les allumettes en cercle, le bout soufré dans le sens des aiguilles d'une montre. Après un long moment d'hésitation, les réponses convergèrent vers le chiffre cinq. Freud acquiesça à nouveau. Le jeu semblait facile à ceux qui avaient deviné, et Adler et Stekel se demandèrent si Freud ne se faisait pas un peu vieux en les supposant aussi lents à comprendre.

Lorsqu'il retourna l'une des allumettes dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en laissant les autres en place, tout le monde s'écria en même temps : quatre. Après un léger moment de silence, Freud leur annonça le chiffre deux.

Les fronts se plissèrent aussitôt et une discussion animée s'en suivit. Jones revendiqua la nécessité d'une concertation préalable avant que l'un ou l'autre ne se prononçât publiquement. Freud lui répondit qu'il n'était pas interdit de réfléchir en commun mais qu'il était hors de question d'empêcher quiconque de parler spontanément, qu'il ait trouvé la solution ou pas. Il était seulement requis que celui qui trouve ne dévoile pas le chemin aux autres afin de permettre à chacun de découvrir l'énigme par lui-même.

Lorsque Freud annonça ensuite le chiffre « un » alors que les allumettes étaient disposées en forme d'étoile, il y eut chez certains un moment d'angoisse.

Les coups se succédaient et plus personne ne trouvait le bon chiffre. Aucun raisonnement logique ne tenait plus le coup. Ni le parallélisme des allumettes, ni la direction des bouts souffrés, ni l'annulation des sens inverses dont pouvait se déduire une soustraction. Le plus fort en maths, Jones, finit par s'appuyer sur l'ordonnement et la suite des chiffres annoncés par Freud indépendamment de la disposition des allumettes. Freud lui donna momentanément raison en le laissant deviner le coup suivant.

Puis ce fut à nouveau le désenchantement total. Freud était supposé savoir la logique qui déterminait le jeu mais toute identification à son raisonnement s'avérait vaine.

Les élèves étaient comme fascinés par ces allumettes qui les rendaient comme impuissants les uns vis-à-vis des autres.

Pour avoir été *les plus proches de Freud*, les premiers à avoir enfin deviné furent Jung et Ferenczi.

Ils échangèrent entre eux un regard incrédule, n'osant pas croire encore à la simplicité de la solution. Ils attendirent quelques coups supplémentaires pour s'assurer définitivement qu'ils ne se trompaient pas et conclurent en annonçant successivement les bons chiffres.

Freud leur rappela le silence requis pour laisser aux autres le temps de comprendre.

Ce fut ensuite au tour d'Abraham de conclure et, progressivement, les autres trouvèrent la solution.

Restaient Jones et Eitingon qui continuaient à discuter.

Patient, Freud les laissait faire. Fort intelligemment, Jones annonça que, comme le zéro manquait, la suite des chiffres ne tenait pas et le jeu n'avait donc aucun sens. Il éplucha toutes les théories logiques depuis l'Antiquité mais en vain.

Agacé, Freud lui donna la solution. Pendant qu'ils étaient tous fascinés et médusés par les petits morceaux de bois au bout rouge, *à quelques centimètres derrière les allumettes, Freud leur indiquait des doigts de sa main le chiffre qu'ils essayaient en vain de trouver.*

*La résistance à l'analyse
et la résistance à la théorie analytique*

« J'incline à ne pas traiter les collègues qui sont dans la résistance autrement que les malades qui se trouvent dans la même situation *.»

S. FREUD

« Comment aurait-il pu prévoir que les résistances, toujours présentes au cours d'une psychanalyse, et qu'il avait l'habitude de déceler chez ses patients, pourraient ainsi gêner et faire dévier les analystes eux-mêmes **.»

E. JONES

L'abord de la théorie analytique par l'analyste échappe-t-il au temps nécessaire au sujet pour déplacer son regard et, tel Dupin, voir enfin que la lettre volée était là pour qui voulait bien la voir?

La naïveté apparente de Jones n'a d'égale que la perspicacité de Freud qui déjà en janvier 1907 reconnaissait l'importance du rôle de la résistance autant chez les patients que chez les analystes eux-mêmes.

Médusés et fascinés par l'illusion du centre, les élèves fixent attentivement les allumettes et ne voient pas que le signifiant leur parle d'ailleurs, d'un Ailleurs qui n'est qu'à quelques centimètres des petits morceaux de bois au bout soufré, là où la main de Freud leur indiquait le chiffre qu'à force de raisonnement logique ils essayaient en vain de trouver.

Le signifiant n'est ni caché ni enfoui. Il est présent à qui veut le voir. Dans l'illusion que le moi est le maître dans sa demeure, tels les policiers du conte d'E. Poe, les élèves ne trouvent pas la lettre volée. Il leur suffisait pourtant de déplacer leur regard vers un Autre lieu, une Autre scène, pour trouver la réponse à l'énigme qui leur était proposée.

* S. Freud-C.G. Jung, *Correspondance*, lettre (11) de Freud à Jung, 1^{er} janvier 1907, Paris, Gallimard, 1975, tome I, p. 63.

** E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, Paris, P.U.F., 1972, tome II, p. 33.

Pour cela, il leur fallut un certain temps. Nous verrons que, dans son rôle de censeur, Jones ne les y autorisait pas. La théorie finit par fonctionner comme « un système fixe de représentation * ». Non pas un système de représentations fixes mais un *système fixe* de représentations mobiles. Les allumettes bougeaient dans tous les sens, mais le système, lui, ne bougeait plus.

Tel a été le sort des énoncés de Freud sur Schreber.

En demandant à Abraham et Ferenczi de confirmer sa théorie sur la paranoïa, Freud a fermé en quelque sorte l'accès au lieu d'où il l'avait énoncée. *C'était donc de ce côté-là qu'il ne fallait pas regarder*, ce qui explique le côté « tabou » du texte de Freud et la difficulté à tenter de l'envisager d'un autre point de vue que le sien.

Pendant, en reconnaissant devant Jung « ne pas avoir pu tenir écartés ses complexes propres » de son élaboration sur Schreber, Freud lui a donné un droit de regard sur son énonciation.

Nous essayerons donc de repérer à quels éléments théoriques Freud faisait ainsi allusion et quelle théorie lui servit momentanément de résistance contre l'émergence d'une autre conception plus vraie.

Il était en effet soumis lui aussi à l'illusion du centre et son « cheminement était de l'ordre du *je n'en veux rien savoir* ** ».

Pour ne pas l'avoir compris, Jung accusa Freud de tricherie et quitta la scène analytique. De façon paradoxale, Ferenczi eut le même privilège, celui d'avoir accès à l'au-delà des énoncés de Freud sur Schreber. Il fut autant ébloui que Jung par le dévoilement du désir du Maître. Mais pour l'amour de Freud il garda un silence qui ne fut levé que dans l'intimité de son *Journal clinique*. Et Jones lui fit payer chèrement le prix de ce qu'il avait vu.

Quant à Freud, le regard de Jung puis celui de Ferenczi lui furent nécessaires, autant que celui de Fliess, pour voir lui-même ce qu'il s'était à ses propres yeux voilé. Il put ainsi continuer à s'analyser comme un autre et à produire une théorie qui avançait au rythme même de son analyse.

* S. Leclair, « L'angoisse de l'assujetti devant le pas d'un », exposé à l'Institut océanographique en décembre 1978, in *Lettres de l'École freudienne*, n° 26, p. 39.

** J. Lacan, *Encore*, livre XX du Séminaire, Paris, Seuil, 1975, p. 9. Souligné par Lacan.

Mais d'avoir mis Jung et Ferenczi dans cette position impossible d'occuper simultanément la place de l'élève et celle de l'analyste, d'être « fils-père * », fit que ces derniers, à des degrés fort différents, ne purent faire auprès de Freud le chemin qu'il avait lui-même parcouru auprès de Fliess.

L'accès à la théorie freudienne ne passait pas pour Jung par l'analyse qu'il aurait pu entreprendre avec Freud. S'il n'eut pas le temps de comprendre, c'est probablement parce que ce temps était le même que celui dont Freud avait aussi besoin pour le faire. Le regard sur le lieu d'où Jung pouvait énoncer sa propre théorie balayait simultanément le champ d'où Freud énonçait la sienne. Le regard de Jung était ainsi comme nécessaire à Freud pour qu'il puisse lui-même comprendre avant de conclure. Heureusement pour nous Freud n'a été que momentanément aveuglé.

Nous pouvons supposer que Jung en est resté au temps du regard. Ce qui, dans son propre regard, a permis à Freud de comprendre d'où il énonçait lui-même sa propre théorie a peut-être bien entraîné Jung vers le délire, dans un mouvement de fascination irrésistible vers le lieu de l'Autre.

Nous pouvons supposer aussi que son délire lui a été nécessaire pour qu'il puisse, selon sa propre expression, « détourner les yeux de ce spectacle flamboyant » et faire ensuite de ce délire l'édifice sur lequel il bâtit son système théorico-religieux.

Nous verrons cependant que, dans une certaine mesure, le délire de Jung comme celui de Fliess ont été nécessaires à Freud pour réussir « là où le paranoïaque échoue ».

Quant à Ferenczi, il n'en resta pas au temps du regard. Ébloui comme Jung par *la réflexion* entre son regard et celui de Freud, l'accès au lieu d'où Freud énonçait sa théorie ne l'empêcha pas de rester auprès de lui. Il voulait comprendre et nous pouvons constater qu'il a compris. Cependant certains aspects de sa théorie nous donnent à penser que, sur certains points, il n'a pas eu le temps de conclure. Il resta alors lui aussi fasciné par l'énonciation de Freud mais nous donna en quelque sorte l'accès à un certain envers de la construction freudienne. En ne quittant pas la scène analytique, il nous transmet donc des données inestimables, notamment en ce qui concerne la théorie de la fin de l'analyse.

* J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, livre XI du Séminaire, Paris, Seuil, 1973, p. 145.

“J’ai réussi là où le paranoïaque échoue”

Freud dit avoir réussi là où le paranoïaque échoue, avoir sublimé là où d’autres versent dans le délire. Loin de nier l’importance de l’homosexualité, il en fait théorie et attend confirmation de celle-ci à partir de son étude sur Schreber. Or, il est proposé ici de reconnaître que cela masque une autre question radicale : celle de la paternité. A quoi tient donc alors la résistance de Freud sur ce point, sinon au fait qu’il se veut père de son œuvre ? Pour s’assurer de l’origine de ses pensées, il lui faut se démarquer de l’autre, quitte à y voir un paranoïaque. Ce faisant, son analyse commencée avec Fliess continue avec ses élèves, tout particulièrement Jung et Ferenczi. Ce ne sera pas sans conséquence pour ceux-ci. Mais, à chaque fois, l’enjeu est clairement celui de la paternité de la théorie.

Il apparaît ainsi que la psychanalyse se transmet à l’insu des protagonistes et au travers des malentendus transférentiels. L’éclairage de Lacan permet-il aujourd’hui de la reconnaître et d’éviter l’impasse ? C’est ce qui est mis à l’épreuve dans ce livre.

L’auteur : né à Beyrouth, l’auteur a fait ses études de médecine à Montpellier. Il effectua ensuite sa formation de psychiatre à la Faculté de médecine de Créteil où il exerce des fonctions d’enseignant. Ancien interne des Hôpitaux psychiatriques de la région parisienne, et ancien attaché des Hôpitaux de Paris, Chawki Azouri exerce comme psychanalyste à Paris.

L’ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par
Patrick Guyomard et Maud Mannoni

En couverture :
Le Temps et l’Image (détail),
collage de Roy Sfeir, 1990.



B 23806.9  1.91
ISBN 2.207.23806.7
155 FF TTC